



REGARD SUR NOS VILLAGES

LA BORDERIE – PARTIE 1

Identifié sur les plans cadastraux de 1808, 1849 et 1933 ainsi que dans les actes notariés de Bourderie, il s'agit d'un toponyme occitan dont la forme française est Borderie. Le lieu se nomme aujourd'hui Borderie et Basse-Borderie pour la partie basse du village.

Au XVIII^e siècle, « La Borderie et Basse-Borderie » relevaient de la seigneurie de la Berrière, située à la Chapelle-Basse-Mer. De larges douves du château témoignent encore d'un passé féodal et défensif.

En 1868, le **château de la Berrière** fait partie du « Cressement », dont la particularité est son rattachement territorial à la commune de Barbechat – alors nouvellement indépendante – tout en conservant ses liens avec la paroisse de la Chapelle-Basse-Mer.

Depuis 2016, ce château appartient à la commune nouvelle de Divatte-sur-Loire.

La domination seigneuriale semble se maintenir jusqu'à la Révolution.

La borderie tire son nom d'une petite exploitation agricole dont la superficie pouvait varier selon les régions et la nature des terrains. Dans notre région, les borderies appartenaient à des propriétaires exploitants. Ceux-ci cultivaient eux-mêmes leurs terres : souvent deux à trois hectares, composés de parcelles très morcelées, auxquels s'ajoutaient deux à trois

hectares loués aux alentours, par fermage ou métayage. Le partage de ces propriétés à chaque génération entre les héritiers contribuait à diviser un bien déjà modeste, entraînant de nombreuses servitudes et des modifications constantes de l'exploitation. On perdait l'héritage des frères et sœurs, mais on récupérait celui de l'épouse... si elle avait été bien choisie.

La borderie s'oppose à la métairie. Dans notre région, les métairies — de 18 à 25 hectares — appartenaient à de riches propriétaires terriens qui louaient terres, bâtiments agricoles et maison d'habitation à un fermier. Celui-ci en assurait la production. Le fermage se payait soit en argent, soit en denrées végétales ou animales provenant de l'exploitation. Les terres étaient généralement groupées autour des bâtiments, formant de grandes parcelles : cela garantissait de meilleurs rendements et limitait les déplacements. En cas de décès du propriétaire, l'intégrité de la ferme était préservée, soit par la vente de l'ensemble, soit par l'héritage.

Le village est situé sur l'étroite bande communale, le long de la route vicinale dite « route du Milieu », à proximité de la Divatte. À l'origine, il n'existait probablement qu'une seule ferme, avec maison d'habitation et dépendances. Puis, au milieu du XIX^e siècle, période où la commune voit sa population croître considérablement, le village se développe et se compose de deux ensembles : la Borderie et la Basse-Borderie. De nouveaux bâtiments, habitations et dépendances apparaissent à la fin du XIX^e siècle

et au début du XX^e, accompagnant la division du domaine d'origine en plusieurs lieux d'exploitation.

On recense **neuf fermes ou borderies** au début du XX^e siècle, jusqu'à la Première Guerre mondiale. Il en reste sept à la Toussaint 1921, période de renouvellement des fermages. Toutes adhèrent à la coopérative agricole créée le 9 juillet 1922, qui révolutionne les méthodes de travail : on y réalise en commun les battages de blé, de trèfle et de blé noir, en quantités variables selon la superficie de chaque ferme et l'orientation culturale du fermier.

La famille Foulonneau/Bigéard Julien est alors la plus importante productrice de blé, avec 73 boisseaux, suivie de Sécher François (57), Boutillier Jean (50), Pineau Joseph (39), Lecoindre Joseph (23), Foulonneau/Petiteau (18) et Foulonneau Joséphine (10). Pour le trèfle, Pineau Joseph fournit 72 boisseaux et Sécher François 30.

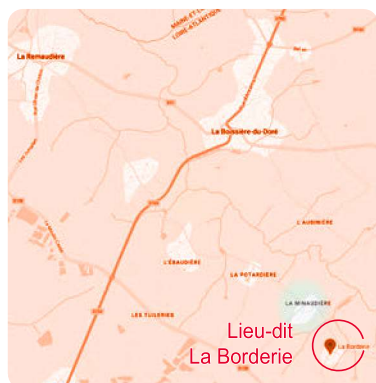
Comme dans d'autres villages, l'entraide et le travail en commun sont fréquents entre voisins, tous paysans : soutirage du vin, battages, veillées... Les habitants étaient réputés bons vivants, et l'entente y était excellente, comme en témoignent les réunions régulières organisées « pour faire la fête », au son de l'accordéon.

Ce village a été particulièrement touché par les conflits successifs :

- + **Révolution** : le 1^{er} février 1794, Jacques Morinière, 35 ans, est tué à la Regrippière ; le 5 mai 1794, René Grasset est tué à Yzernay, en Anjou.
- + **Guerre de 1870-1871** : Joseph Boutillier, Mort pour la Patrie.
- + **Guerre de 1914-1918** : cinq Morts pour la France, tous cultivateurs : Jean-Baptiste Forget, Jean-Marie Joseph Foulonneau, Léon Joseph Foulonneau, Jean-Baptiste Peltanche et Joseph Petiteau. À la même époque, à La Remaudière, sur 952 habitants en 1914, 210 furent mobilisés, et 54 moururent pour la France, dont ceux de ce village.

Puissions-nous tirer les enseignements du passé pour que de telles tragédies ne se reproduisent jamais.

J.P. descendant de Bordier



Rencontre festive à la Petite-Borderie au son de l'accordéon